

préparant ces lignes. J'aurais dû plutôt dire que je parlerais de l'Instruction, c'est-à-dire des moyens de s'instruire soi-même et de communiquer avec les autres, que l'on acquiert ordinairement par les livres dans les écoles publiques ou privées. En me bornant à la partie élémentaire de mon sujet, j'ai du moins commencé par le besoin principal du peuple, et par ce qui est d'une nécessité absolue, les écoles communes, indépendamment de nos institutions supérieures d'éducation, qui laissent peu à reprendre ou à conseiller. Arrivé jusqu'au seuil de nos collèges franco-canadiens, je m'arrêterai là avec respect, croyant avoir rempli ma tâche, félicitant mes compatriotes de même origine de ce qu'ils possèdent d'aussi belles institutions nationales, félicitant aussi mes compatriotes parlant la langue anglaise de la haute volée qu'ont prise dès le début, les institutions récentes connues sous le nom de *Lycées* ou *High Schools*.

Il serait à désirer que ce fût en effet une *éducation* et non une *instruction* simplement qu'on reçoit dans la jeunesse, qu'il y eût des établissements qui prenant l'homme dans l'enfance, le rendissent tout formé à la société, propre à divers états, ou du moins à certaines spécialités; comme chez les Egyptiens, dans les écoles de la Grèce, etc. Notre état social, les nombreuses carrières qu'on y exploite, les besoins variés qui exigent des connaissances diverses, s'y opposent. Et encore plus, le dirai-je, la multiplicité et la versatilité de nos croyances religieuses et politiques, le défaut d'homogénéité des peuples et qui font que l'homme n'a pas foi dans l'homme, que les liens qui rattachent les sociétés sont plutôt d'intérêt et de calcul que de croyance. En faisant ces comparaisons, je ne prétends pas certes déprécier les graves études et les connaissances positives des temps modernes au profit de la philosophie et des mystères antiques, par suite desquels l'homme obéissait aveuglément à ce qu'on lui dictait et à ce qu'il trouvait établi. Aujourd'hui l'on se rend raison de tout, et la comparaison si on voulait la faire, serait au profit des temps modernes. Mais ma proposition n'en est pas moins vraie, qu'il n'existe pas dans les institutions de notre civilisation moderne, de moyens de rendre l'homme dans son jeune âge ce qu'il doit être dans un âge plus avancé, quelle que soit sa position dans la vie. Quelques gouvernements, comme celui de Prusse, y ont essayé par une coéducation quelque peu spartiate, mais cette tentative échoue encore devant les craintes gouvernementales, et encore plus devant le protéisme de nos idées religieuses politiques et morales; on est obligé d'élaguer tout ce qui y tient, et de faire par là même de l'éducation un squelette sans vie et sans couleur, et l'on se convainc qu'il faut des heures et des jours passés ailleurs qu'à l'école pour faire d'un enfant presque réduit aux forces matérielles un membre éclairé et utile dans la société.

C'est aussi le défaut trop évident de toutes nos éducations canadiennes, comme c'est celui de l'éducation dans les deux pays dont

nous tirons notre origine, la France et l'Angleterre. De là sont venues des contentions nombreuses, chaque grande institution, chaque parti, voulant arracher pour soi l'enfance toute entière, la façonner à l'exclusion de tous les autres, arguant, posant de chaque côté des bases vraies lorsqu'on ne les applique pas exclusivement, pour en tirer des conséquences universelles inapplicables à l'état du monde. L'on ne s'est pas aperçu que le lien commun manque, que les problèmes principaux sont encore à résoudre, celui d'une même forme d'institutions politiques, celui d'une croyance religieuse unique à laquelle s'adaptent ces institutions. La solution du premier peut dépendre des hommes; celle du second, l'être suprême se l'est réservée dans son éternelle providence. L'éducation de nos écoles, grandes et petites, ne peut donc être à proprement parler, qu'une instruction dont sont l'objet des signes convenus et communs pour parvenir à d'autres connaissances plus immédiatement applicables. Si l'on veut y réfléchir, on verra que nos études élémentaires ne sont dans le fait rien autre choses, à l'exception des études spéciales pour l'homme dont la carrière est déjà déterminée, comme par exemple les études ecclésiastiques, celles de la médecine, du droit. Ce défaut d'actualité dans nos études générales, se fait sentir partout, et malheureusement s'il procède des causes que nous avons assignées, le remède se fera attendre longtemps.

Puis donc que nous sommes réduits à des signes dans nos institutions les meilleures et les plus élevées, force nous est d'accepter les mêmes limites pour les écoles de la première enfance, dont nous voulons principalement nous occuper aujourd'hui. Souvenons-nous bien que par suite du vice radical dans leur constitution que nous avons signalé, ces écoles ne peuvent commander à l'enfance que pendant une partie de ses jeunes loisirs. Nous laissons le reste à faire pour la façonner, à la famille chrétienne, première source de nos connaissances véritables, à l'instruction religieuse, bien ainsi nommée parce qu'elle rattache l'homme par de nouveaux et plus forts liens à tout ce qui mérite ses hommages ou son affection, à son créateur, conservateur et rédempteur, à sa famille, à sa patrie, à l'humanité; les voyages et la comparaison, de proche en proche à commencer par sa ville ou son village, achèveront de perfectionner le jeune homme, du moins sous les rapports matériels.

Prenez donc l'école primaire comme un répertoire de signes conventionnels; et comme le langage entre présents, l'écriture entre absents soit à une même époque, soit des temps passés au temps présent, et même pour ce qui se rapporte à soi-même ce que l'on a fait, dit, pensé, appris, sont les principaux et les plus rapides de ces signes, on commence très judicieusement par eux. Les éléments de la parole ont été puisés par l'enfant dès le berceau même dans les soins caressants d'une mère, d'un père, de bons vieux aïeux, d'une sœur; il ne reste qu'à ex-

ploiter en les poussant plus loin ces premiers rudimens. Si la règle est vraie que dans toute recherche on doit procéder du connu à l'inconnu, l'on se convaincra que la langue matérielle est celle dont il importe le plus de se servir dans ses premiers pas vers la science, et au moyen de laquelle on avancera le plus. Dans un pays comme celui-ci où deux langues sont d'une égale nécessité, les enfans pourront avec avantage fréquenter une école mixte, surtout pour habituer leurs organes aux sons particuliers de la langue qui leur est la moins familière.

L'écriture phonétique, admirable bienfait de la providence, donnée à l'homme dès les temps primitifs pour peindre et suppléer la parole, est la seule complète, parce que ses éléments simples et peu nombreux, suffisent à tout ce qui a été imaginé et nommé par l'homme, soit directement ou par association avec d'autres objets antérieurement connus. Les écritures symboliques et hiéroglyphiques des Egyptiens, celles purement artificielles des Chinois, doivent se trouver sans cesse en défaut, avec la marche des idées, des découvertes et des événements. Je voudrais que nous eussions en ce pays assez de loisirs et de livres pour nous satisfaire sur ce qui concerne les Chinois; quant aux Egyptiens, l'on a appris dans ce siècle par les recherches de Champollion et autres laborieux savans, qu'elles ne sont pour la plupart rien moins que ce qu'on les a dit être, et qu'au lieu de trouver des dieux et des déesses dans tous les signes bizarres que les siècles ont laissé debout, l'on n'y voit qu'un genre de signes phonétiques ou alphabétiques d'où nos lettres phénico-grecques-romaines procèdent évidemment. Mais ne nous écartons pas de notre sujet.

Les sons de la voix étant peu nombreux, comment se fait-il que l'on mette tant de temps à apprendre à lire, même des années entières? C'est que nos mots écrits ne sont pas aussi simples que la parole, c'est que les mêmes lettres et les mêmes combinaisons de lettres correspondent à des sons différens, et que l'élève, débrouillé à chaque instant, est obligé d'apprendre et de désapprendre sans cesse, sans règles auxquelles ils puissent rapporter ces variantes. C'est un inconvénient grave à engagé à proposer pour la lecture une méthode synthétique, la même qu'on emploie pour l'instruction des sourds-muets, la même aussi que dans l'étude des langues on a appelé système hamiltonien. L'on donnerait ainsi d'abord le mot écrit, puis le mot parlé, et suivant le cas l'image peinte, commençant par les mots les plus courts et les mieux épelés; bientôt l'enfant, faisant de lui-même l'analyse, trouverait d'après la langue parlée la signification d'autres mots rapprochés. Je ne sache pas qu'une pareille méthode ait été suffisamment éprouvée; elle mériterait de l'être. En attendant il faut continuer à fausser la mémoire et le jugement des enfans en les faisant épeler pendant des années entières. L'autre remède celui de charger la langue en écrivant comme on parle, contredirait tant de données, que l'essai qu'on en a fait en